

**PAGES
MANQUANTES**

LE ROSAIRE

Couvent des Dominicains, ST-HYACINTHE.

Page d'Évangile

LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAIM

VUYANT les ovations enthousiastes du peuple, Jésus venait de quitter Capharnaüm pour aller porter à d'autres lieux la bonne nouvelle du Royaume de Dieu.

Suivi de ses disciples et d'une foule nombreuse, toujours avide d'entendre sa parole, Il prit la route de Damas à Jaffa par le Thabor.

Après une journée d'une marche pénible à travers des chemins rocailleux et sous un soleil de feu, ils arrivèrent au pied du petit Hermon, montagne aux pentes verdoyantes, où, gracieuse et coquette, est assise Naïm-la-belle.

C'était le soir. Après quelques instants de repos, Jésus et les siens gravirent le sentier qui conduit à la petite ville. Ils approchaient des portes quand ils rencontrèrent un cortège funèbre.

On portait en terre le cadavre d'un jeune homme. Il était fils unique et sa mère était veuve. Une foule nombreuse de joueurs de flutes, de pleureuses et d'amis entourait le brancard sur lequel le mort, recouvert d'un linceul, mais le visage à découvert, était étendu.

La vue de cette mère affligée pleurant un fils, la joie et l'orgueil de sa maison et en qui elle avait mis toute son espérance, émut le cœur si tendre de Jésus. "Elle lui rappelait la douleur profonde que ressentirait sa propre mère, la Vierge Marie, pendant qu'on le porterait lui-même au tombeau. Il voulut consoler divinement la pauvre veuve, et donner par là aux hommes cette assurance que, s'il les laisse souffrir parfois, ils n'en doivent accuser ni la tendresse, ni la puissance de leur Dieu. Quand la bonté



LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAIM (*Hofmann*).

divine résiste aux supplications de ceux qui souffrent, c'est qu'elle leur ménage des consolations d'un ordre supérieur à celles qu'on attend d'elles."

* * *

Jésus s'avance vers la pauvre femme qui semble anéantie par le chagrin. Il lui redit, mais combien mieux, la parole que nous murmurons auprès de ceux qui pleurent leurs morts :

Ne pleurez point !

Sans tarder, Il s'approche de la civière. Ne sachant ce qui va se passer, les porteurs étonnés s'arrêtent. Un grand silence se fait. D'une voix forte et douce, Jésus, en maître absolu, commande à la mort d'abandonner sa proie.

Jeune homme, je te le dis, lève-toi !

Aussitôt celui qui était mort se lève sur son séant et se met à parler. Et Jésus poussant la délicatesse jusqu'au bout, le prend par la main et le rend à sa mère.

Tandis que la mère se réjouissait et pressait dans ses bras celui qu'elle croyait perdu à tout jamais, la foule, saisie de crainte, glorifiait Dieu, en disant : *Un grand prophète a surgi parmi nous, et Dieu a visité son peuple.*

"La multitude a le don de ces cris puissants que lui arrache la vérité. Les lettrés, aveuglés par leur science, obstinés dans leurs doctes préjugés, laissent passer l'éclair de Dieu, sans voir ni comprendre ; mais le peuple, sensible à l'excès et simple de cœur est subjugué par le miracle ; il s'arrête terrifié devant la toute-puissance, et il acclame la bonté."

* * *

Ce jeune homme de Naïm est le symbole des pauvres âmes que l'Eglise, qui aime chacun de ses enfants comme un fils unique, pleure et que la voix du Sauveur rend tous les jours à la vie de Dieu.

La vraie mort de l'homme, selon le mot de Bossuet, c'est le péché, parce que c'est la mort de l'âme. En offensant Dieu gravement l'âme a perdu la grâce sanctifiante ; elle a perdu les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit. Il ne lui reste plus, comme dernière planche de salut, que la foi et l'espérance. Cette infortunée, d'enfant de Dieu

qu'elle était, est devenue l'esclave de Satan ; le vase d'honneur s'est changé en vase d'ignominie ; l'héritière du ciel n'a plus à attendre de celui qui a cessé d'être son père, et qui demeure son juge, qu'une effroyable vengeance et des supplices éternels.

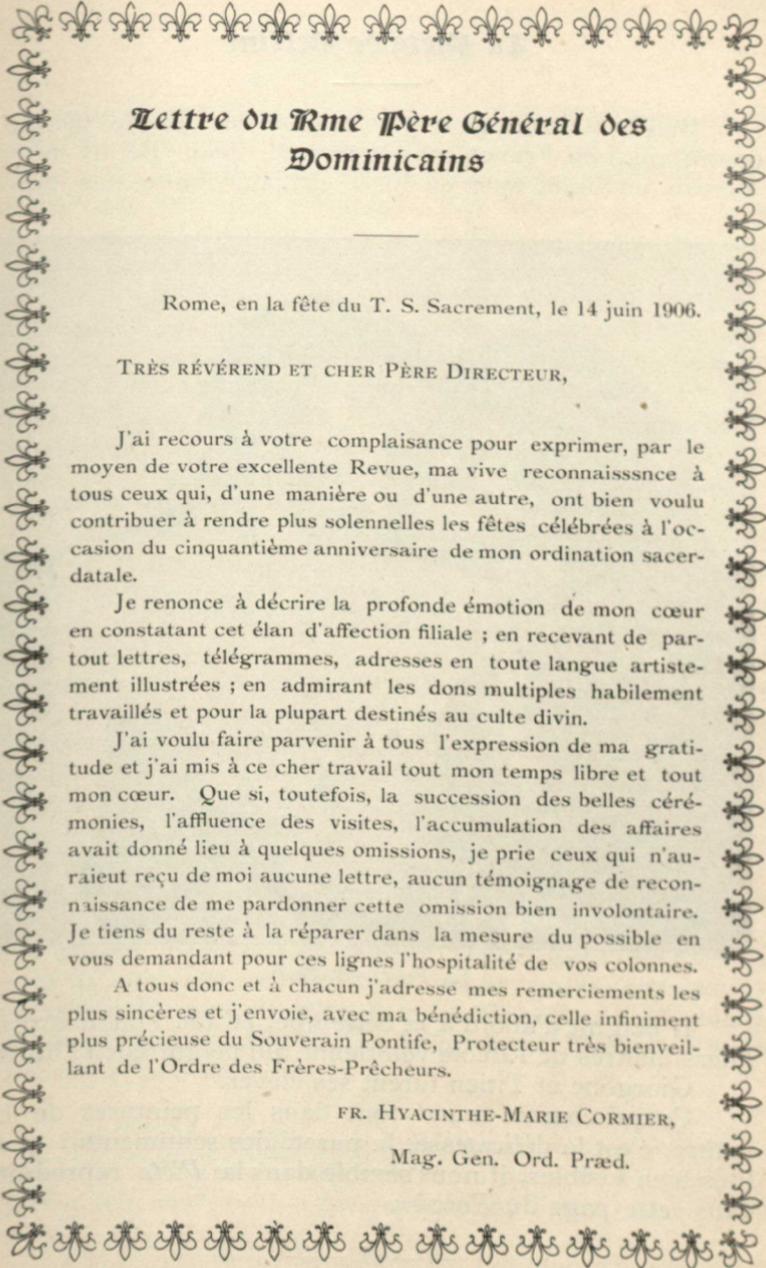
Sans doute, extérieurement rien ne trahit l'affreux changement qui vient de s'opérer. Le pécheur va et vient, il vaque à ses affaires et peut-être qu'en voyant sa santé aussi florissante qu'auparavant, sa réputation sauve, il serait tenté de croire dans son aveuglement que, après tout, le péché n'est pas un si grand mal. Mais s'il pouvait contempler les ravages épouvantables opérés dans son âme, autre serait son langage.

C'est bien la mort et combien triste ! Légers et frivoles, nous passons indifférents, mais l'Eglise, cette mère de nos âmes, pleure sur les enfants que le péché lui ravit. Qui dira l'amertume de ses larmes ! Elle supplie le Christ d'avoir pitié de ces pauvres victimes du mal, et de les rendre à la vie. Et le cœur de Dieu se laisse toucher et les morts ressuscitent.

Alors, comme la veuve de Naïm se réjouit de la résurrection de son fils, l'Eglise se réjouit de la résurrection spirituelle des hommes. Avec elle prions pour la conversion des pauvres pécheurs, et loin de nous attrister ou de rester indifférents, quand l'un d'entre eux revient à la vraie vie, réjouissons-nous et remercions le Dieu des miséricordes.

— o —





Lettre du Rme Père Général des Dominicains

Rome, en la fête du T. S. Sacrement, le 14 juin 1906.

TRÈS RÉVÉREND ET CHER PÈRE DIRECTEUR,

J'ai recours à votre complaisance pour exprimer, par le moyen de votre excellente Revue, ma vive reconnaissnce à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont bien voulu contribuer à rendre plus solennelles les fêtes célébrées à l'occasion du cinquantième anniversaire de mon ordination sacerdotale.

Je renonce à décrire la profonde émotion de mon cœur en constatant cet élan d'affection filiale ; en recevant de partout lettres, télégrammes, adresses en toute langue artistiquement illustrées ; en admirant les dons multiples habilement travaillés et pour la plupart destinés au culte divin.

J'ai voulu faire parvenir à tous l'expression de ma gratitude et j'ai mis à ce cher travail tout mon temps libre et tout mon cœur. Que si, toutefois, la succession des belles cérémonies, l'affluence des visites, l'accumulation des affaires avait donné lieu à quelques omissions, je prie ceux qui n'auraient reçu de moi aucune lettre, aucun témoignage de reconnaissance de me pardonner cette omission bien involontaire. Je tiens du reste à la réparer dans la mesure du possible en vous demandant pour ces lignes l'hospitalité de vos colonnes.

A tous donc et à chacun j'adresse mes remerciements les plus sincères et j'envoie, avec ma bénédiction, celle infiniment plus précieuse du Souverain Pontife, Protecteur très bienveillant de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

FR. HYACINTHE-MARIE CORMIER,

Mag. Gen. Ord. Præd.

La Pieta de Bellini

Bellini (Giovanni) le plus célèbre des fils de Jacopo, connu aussi en France sous le nom de Jean Belin, né à Venise, en 1426, mort en 1516, eut pour maître son père.



LA PIETA (*Bellini*)

Il peignit d'abord à la détrempe, et fut l'un des premiers maîtres de l'Ecole vénitienne qui peignirent à l'huile. Giorgone et Titien furent ses élèves.

Ce qui charme avant tout dans les peintures de ce maître, c'est la délicatesse, la pureté des sentiments : qualités bien visibles, il nous semble dans la *Piéta* reproduite dans cette page du *Rosaire*.

Plus Haut

Elle était si vibrante, si chevaleresque, si désintéressée, l'âme française ! Quand une voix, par le monde, criait : Au secours ! elle répondait : Me voici ! Et l'on eut dit que nulle part désormais une félonie ne pourrait s'accomplir, une lâcheté se commettre, sans que la France, cette justicière de Dieu, n'intervint. Elle était le chevalier servant du Christ. Guerre au péché ! sus aux païens ! mort à Satan ! Et c'étaient les Croisades, Saint-Louis, les gens de France ! Et Jeanne d'Arc !... Comme on savait mourir alors, et comme on aimait Dieu !...

Il n'y aurait pas eu impunément, en ce temps, de "Pologne", ni "d'Irlande," ni "d'Arménie", ni de "Transvaal" ; la France était la protectrice née de tous les opprimés et de tous les souffrants !

...Mais cela ne rapportait pas d'argent ; et depuis que de savants francs-maçons ont affirmé que notre âme était du phosphore, qu'elle s'éteignait avec nous, que la mort anéantit tout, on s'est prudemment décidé à ne plus s'imposer d'inutiles sacrifices en ce monde, puisqu'ils ne devraient même plus donner de dividendes en l'autre. Et l'idéal de la sagesse humaine, tel que nous l'ont prescrit ces gens-là, est de jouir, bien manger et bien boire, gaver à fond la bête, et discuter philosophie, théologie, notre âme et Dieu, en dégustant de fins flacons.

Les misérables !

Mais, malgré tout, ils ne l'ont pas encore tuée, l'âme française ! Elle a des révoltes superbes, des réveils de vie pleins d'espoir. Quand on lui crie : Patrie ! elle vibre, elle chante, et si vous lui disiez : Dieu ! avec assez de foi pour qu'elle vous entende, vous verriez comme elle retrouverait, après quatorze siècles, la vieille acclamation nationale inscrite en tête de la Loi Salique : "Vive le Christ qui aime les Francs !"

* * *

Nous avons assisté, ces dernières années, à des tentatives diverses pour lui redonner "du panache", pour la galvaniser, mais on n'a pas su faire, ou l'on n'a pas voulu savoir.

Cyrano de Bergerac prétendait remplacer le chevalier

Bayard, et malgré tout, par ce qu'il avait de désintéressé en lui, par la flamme de sacrifice qui éclairait ses yeux, par ses gestes follement héroïques, son verbe clair, son regard droit, il a conquis la foule et la France a vibré. Ah ! s'il était mort pour son Dieu, s'il eût été un Polyeucte au lieu d'être un bretteur, s'il eût clamé haut son *Credo* au lieu de soupîrer mièvrement des triolets d'amour, vous auriez vu ! vous auriez vu !...

Et l'an passé encore, il s'est constitué, en France, une "ligue de l'enthousiasme", pour développer chez nous "les idées nobles et généreuses." Il s'est trouvé des hommes éminents, des académiciens illustres, même des catholiques dont nous sommes d'ailleurs très fiers, qui se sont enrôlés sous cette flottante bannière. De l'enthousiasme, français, voyons, de l'enthousiasme ! Et pour que cet enthousiasme soit de bon aloi, et garanti bon teint, pour que l'on n'eût pas à craindre de le voir confisquer et monopoliser par une "petite chapelle," on décréta que cette ligue serait "non-confessionnelle."

Alors, s'enthousiasmer pour quoi ? On ne commande pas aux âmes de vibrer comme à des chevaux de cirque de gambader et de sauter. On ne parle plus de la "Ligue." Je crois qu'elle a vécu.

Oui, de l'enthousiasme, il en faut, et le jour où nous n'en aurions plus, c'en serait fait de nous. Mais encore est-il nécessaire que l'aliment qu'on lui donne soit immortel, afin qu'il ne s'éteigne pas.

Que Cyrano s'enthousiasme pour Roxane, soit, si cela lui fait plaisir ! mais ceux qui ne connaissent pas Roxane ou ceux qui ne l'aimeraient pas ! . .

Notre idéal à nous, c'est Dieu ! Lui seul est assez grand pour que notre cœur puisse monter toujours, s'agrandir, se magnifier, sans crainte de déception. A notre âme marquée de l'effigie divine il faut l'idéal infini. Qui veut s'enthousiasmer pour Dieu !

Cet enthousiasme-là ne peut être stérile.

* *
*

Donc, nous serons enthousiastes, enthousiastes de Dieu jusqu'à mourir !

Et nous crierons notre enthousiasme si haut que l'on

devra bien nous entendre et que nos bons anges gardiens nous écouteront tout émus.

“ L’homme, ce dieu tombé, a dit un jeune romancier corse, songe encore au moyen de décrocher les étoiles pour en faire les clous d’or de ses sandales de pèlerin.”

Un chrétien a plus d’ambition ; il se sait mieux qu’un dieu tombé ; fils du seul vrai Dieu, frère de Jésus-Christ, enfant de la Reine des Anges, il est citoyen du Ciel ; comme les coquillages qui gardent en leurs conques la plainte profonde des mers, son âme chante à tout jamais la suave musique du Ciel.

Il aime Dieu réellement, non pas seulement avec son cerveau, mais avec tout son cœur, comme on aime sa mère, et quand il parle de Jésus-Christ, quand il entre dans une Eglise, son cœur bat plus vite et plus fort.

Oh ! les pauvres qui ne savent pas aimer, qui rougissent d’être sincères ! ces jeunes gens, ces hommes qui n’osent même plus avouer qu’ils sont émus, qui n’osent plus pleurer, non pas que pleurer soit un manque de courage, mais parce que “c’est ridicule” !

Oh ! qu’ils sont donc petits ceux qui se croient trop grands !

Il n’y a qu’une grandeur au monde : Aimer Dieu par dessus tout et Le faire aimer.

Vive Dieu ! vive Dieu !

* * *

Oh ! mes amis, à nous ! qui veut monter plus haut ! Le monde, voyez-vous, ne vaut pas la peine qu’on souffre et qu’on pleure pour lui, mais Dieu !....

Il faut que nous soyons si pleins de son amour, si constamment occupés à Lui plaire et que nous conduisions notre vie si bien en harmonie avec cette disposition de notre âme, que cette unique préoccupation transpire, pour ainsi dire, à travers tous nos actes, et que le premier passant venu, nous rencontrant et se demandant où nous allons, puisse d’instinct se répondre à lui-même :

Ils vont au Ciel !

ANDRÉ BESSON (1).

— O —

(1) On s’abonne à la Revue “Plus Haut” en s’adressant au sympathique directeur M. André Besson, 55, rue Nationale, Toulon (France).

Que faut-il faire pour la Jeunesse ouvrière ?

A PROPOS D'UN MANDEMENT RÉCENT

JE viens de lire la lettre pastorale dans laquelle Monseigneur de Saint-Hyacinthe annonce à son diocèse la fondation, dans sa ville épiscopale, d'un patronage pour les jeunes gens ; et ce sont les réflexions que m'a suggéré ce document que je sou mets à mes lecteurs, sans avoir la prétention d'épuiser un tel sujet.

S'il est une question qui, à juste titre, préoccupe les esprits clairvoyants c'est bien celle de la Jeunesse. Les jeunes d'aujourd'hui seront les hommes de demain. Ce sont eux qui prendront aux mains des gouvernants actuels les rênes du pouvoir et qui présideront aux destinées du pays. Ce demain qui nous attend, le vivrons-nous d'une vie plus pleine, ou bien, le gaspillerons-nous dans des efforts inutiles pour aboutir finalement à la ruine, cela dépend beaucoup de la manière dont nous formerons notre jeunesse. Avec une jeune génération foncièrement chrétienne c'est l'épanouissement de la vie qui se prépare ; avec une jeunesse amie du plaisir et sans principes, c'est la décadence et la mort.

L'affaire de la formation de la jeunesse a donc une importance capitale. Aussi voyons-nous l'Eglise se dépenser sans mesure à l'œuvre de l'Education. Elle l'a toujours fait, et ses ennemis les plus acharnés, quand ils ne sont pas aveuglés par des préjugés et qu'ils ont la moindre notion de son histoire, sont obligés de lui rendre cette justice. De nos jours, il semble que la vue du péril qui nous menace décuple son ardeur. On peut le dire, à la louange de notre époque, jamais l'Eglise n'a autant fait pour former l'âme de ses enfants, jamais elle n'a autant combattu et autant souffert pour cette sainte cause.

Grâce à Dieu, au Canada, l'Eglise exerce librement et dans la plénitude de ses droits sa grande mission d'éducatrice du peuple. En même temps qu'on s'occupe acti-

vement de la formation intellectuelle, on travaille à la formation morale de l'enfant, en lui donnant des principes qui devront le guider et en l'armant pour les combats de la vie. Puisse-t-il en être ainsi longtemps encore, toujours.

Mais cet enfant que deviendra-t-il au sortir de l'école ? Son avenir dépend en grande partie du milieu où le jetteront les nécessités de la lutte pour l'existence. S'il demeure dans sa famille à la campagne, et que cette famille soit chrétienne, tout porte à croire qu'il suivra les exemples qu'il aura constamment sous les yeux et qu'il restera un solide chrétien. Si au contraire pour gagner péniblement le morceau de pain nécessaire à la subsistance ; attirés par la fascination d'une vie plus agréable et plus facile, les parents quittent les champs pour la ville, que deviendront les enfants ? Tandis que le père et souvent la mère travaillent à l'atelier, les enfants s'amuse dans la rue, et bien vite, ils acquièrent cette science du mal qui n'éclaire l'homme qu'en le déflorant. Et à supposer que sous l'œil vigilant d'une mère profondément chrétienne ou d'un maître dévoué on a pu conserver cette vertu naissante, les jeunes gens la garderont-ils longtemps quand ils auront franchi le seuil de la manufacture où s'étale parfois si cyniquement le dévergondage des yeux, du geste, de l'allure ; où l'on entend du matin au soir des conversations lascives et malhonnêtes, où si facilement l'on noue des relations qui ne sont que le prélude des chutes les plus lamentales. Et au sortir de cet atelier où il aura rudement peiné toute la journée, le jeune ouvrier qui aura besoin d'un peu de repos trouvera sur son chemin tant d'occasions de s'amuser, en gaspillant avec son argent, sa vertu. Il trouvera les portes des théâtres brillamment illuminés, la foule joyeuse qui s'y précipite, les parcs publics avec leurs concerts et leurs rencontres sous des allées ombreuses, les cabarets dont l'odeur forte le grise et l'attire. Ajoutez à tout cela très souvent les désagrémements d'une vie de famille ou d'une maison de pension, où au lieu d'affection et de délassement, il ne trouve que haine, discorde et trouble ; où au lieu de bons exemples, il n'a sous les yeux que le spectacle du vice.

Que voulez-vous que devienne ce jeune ouvrier, sans soutien, perdu dans une foule indifférente, livré à lui-même ? Quand on connaît un peu ce qui se passe dans certains

quartiers de nos grandes villes où toutes les familles s'entassent plus qu'elles ne se logent, où les maisons sont des réduits non pas des habitations convenables, faut-il s'étonner que tant de jeunes gens deviennent des ivrognes, des impudiques, abandonnent le toit paternel pour trouver ailleurs un peu de confort et désertent l'Eglise pour s'adonner plus librement au vice ? Non, ce qui me surprend c'est qu'il en reste encore tant de bons dans un tel milieu, où parfois on trouve de véritables perles de vertu.

S'il faut constater le mal, il ne faut pas cependant l'exagérer et crier comme certains pessimistes que la jeunesse de nos grandes villes s'en va au diable. Beaucoup de jeunes gens prennent le chemin qui conduit à la ruine éternelle, c'est vrai, et par la contagion de l'exemple y entraînent un grand nombre d'autres, c'est encore vrai. Mais le mal n'a pas encore tout envahi, et il est temps de l'enrayer et de remonter le courant.

Mais que faire, me direz-vous, pour préserver nos jeunes ouvriers ? C'est précisément à cette question qu'il faut en venir. Au lieu de gémir sur le mal et de prédire d'une voix pleine de larmes des jours mauvais, il faut agir et faire quelque chose qui soit utile à la jeunesse.

En théorie la question est très simple. Il faut faire de ces jeunes gens des hommes de caractère et des chrétiens solides. Il faut continuer l'œuvre de la première éducation, quand elle a été bonne, développer les germes qu'elle a déposés en ces âmes. En pratique la question est plus compliquée. La solution variera suivant les milieux, les ressources dont on dispose. Quelque soit le moyen que l'on prenne, ce qu'il faut c'est agir sur la jeunesse et si le mot ne me paraissait pas évoquer une idée trop matérielle, je dirais, s'emparer d'elle.

Pour agir sur la Jeunesse, *il faut l'atteindre*. Comment ?

Sans doute, nous avons encore sous la main, à l'Eglise, la grande majorité de nos jeunes gens, mais trop souvent ne sont-ils pas perdus dans la foule et les conseils que nous donnons aux fidèles ne les laissent-ils pas indifférents. Il semble que ce n'est pas pour eux que nous parlons.

L'enseignement du haut de la chaire, les congréga-

tions, les retraites spéciales, voilà d'excellents moyens de faire du bien à nos jeunes gens ; et certes ce serait un crime impardonnable de les négliger. Mais ne pourrait-on pas parfois les améliorer un peu, en imitant ce que font avec succès tant de saints prêtres parmi nous, et ce qu'a fait si admirablement à Saint-Paterne d'Orléans, pendant de longues années, celui que Pie X vient de nommer évêque de Versailles, Mgr Gibier. Ne pourrait-on pas fonder, où cela est possible, des messes de jeunes gens, où on leur ferait prendre une part au culte par le chant de cantiques et où on leur donnerait une instruction bien faite, courte sur les questions religieuses qui les préoccupent davantage. Si nous voulons les garder chaque dimanche, il faudra les intéresser et ne pas les ennuyer.

Ces œuvres essentiellement religieuses suffisent-elles ?
 Dans beaucoup de petites villes, on peut sans hésiter répondre affirmativement : Suffiront-elles encore demain, c'est une autre question. Mais dans nos grandes villes, il est bien évident que nous avons besoin d'autre chose. Les prêtres qui gouvernent nos populeuses paroisses urbaines le constatent plus et mieux que personne. Ce qu'il faut, c'est grouper les jeunes gens, afin de les rendre forts et leur permettre de doubler heureusement le terrible cap des tempêtes qui va de la treizième ou quinzisième année jusqu'au mariage.

C'est ce qu'avaient admirablement compris ces grands amis de la jeunesse dont la postérité conservera la mémoire : Ozanam, de Melun, Le Prévost, le frère Philippe, Mgr de Ségur. Ils voulaient conserver à Dieu la Jeunesse, l'arracher aux mains de la révolution et par une inspiration vraiment apostolique, ils fondèrent les *Patronages de Jeunes gens*. "Faisons appel aux jeunes gens à la sortie des écoles primaires et aux débuts de la carrière du travail, disait l'un d'eux, prenons-les au moment même où commence pour eux l'usage de la liberté, où ils vont se prononcer entre le bien et le mal ; assurons leur persévérance dans la foi et dans les pieuses et saintes pratiques de leurs premières années."

Je ne veux pas parler dans cet article de la multiple organisation des patronages, mais ce que je veux dire c'est le bien qu'ils font, et ce bien je l'ai souvent constaté.

Au Patronage le jeune homme devient fort.

Fort contre le respect humain. Les bons exemples qui lui viennent de ses camarades l'encouragent à faire le bien, à pratiquer sa religion sans fausse honte comme sans forfanterie. Il apprend à accomplir son devoir simplement mais rondement, non seulement dans un milieu favorable mais partout.

Fort contre le mensonge, par les études religieuses et sociales qu'il y aura faites. L'esprit de ces œuvres en effet, n'est pas seulement de s'occuper du corps mais surtout de l'âme, et c'est justement le comprendre que d'y multiplier les conférences, de donner des moyens d'études, d'organiser des salles de lecture. J'ai connu beaucoup de jeunes gens sortant des patronages qui sont devenus des champions de la vérité dans les milieux peu favorables où ils vivaient. Avec la franchise et la rudesse de l'enfant du peuple, ils réfutaient les objections lancées contre la religion, redressaient les idées fausses, les théories sociales subversives si nombreuses dans le monde des travailleurs. Ils firent et continuent à faire un bien considérable.

Fort contre le mal. Au patronage le jeune homme trouvera des amis qui l'aideront dans la lutte contre ses passions et surtout il en trouvera un qui devra avoir sur lui une influence considérable, le prêtre. "Ce qu'est au jeune homme la femme pour le mal, a dit le Père Lacordaire, le prêtre l'est pour le bien ; le contact de l'une dégrade et souille, le contact de l'autre purifie, élève." Si le prêtre qui dirige l'œuvre sait inspirer la confiance, par son tact, sa bonté, son dévoûment, il sera bientôt le confident de tout ce petit monde. "A cet âge on est si vite aimé et on aime si vite." Et puis ces jeunes gens ont parfois tant de choses qu'ils aimeraient à confier à un cœur ami. Ils lui parleront de leurs misères, de leur avenir, de leurs occupations et même de leurs amours, qu'il les écoute. S'il les repousse ou s'il ne parait pas prendre un vif intérêt à tous ces petits riens, ils iront les dire ailleurs et souvent hélas, où ils ne devraient jamais mettre les pieds.

Le jeune homme trouve aussi dans les sports qui doivent y être en honneur un dérivatif puissant contre les entraînements du mal. Ce qu'il faut éviter avant tout c'est de le laisser inactif, rêveur. S'il n'est pas occupé, le démon de l'impureté se chargera de lui donner de la besogne.

Amusons nos jeunes gens, mais prenons garde de ne pas faire exclusivement de nos patronages des lieux de récréations. Les exercices physiques, la musique, les représentations théâtrales ne sont que des moyens et non pas le but. Nos patronages sont des maisons de famille et des maisons de Dieu où l'on forme des hommes vigoureusement trempés et des chrétiens dignes du Christ, aussi en tout on doit trouver la note virile et la note religieuse. Habitons nos jeunes gens à se vaincre et à vouloir, habituons-les aussi à prier. Sans faire d'eux des nonnes, on peut leur inculquer certaines pratiques de piété pas trop fatigantes qui seront le parfum de leur vie.

Tels sont au seul point de vue moral quelques-uns des avantages des Patronages de Jeunes gens. Au point de vue matériel ils ne sont pas moins grands, on les devine sans peine.

Insister outre mesure sur la nécessité de créer dans nos villes des Patronages, des cercles de jeunes gens serait faire injure à mes lecteurs. S'il y en avait qui ne fussent pas convaincus, je leur demanderais de regarder attentivement ce que les protestants font à côté de nous, quelles sommes énormes ils dépensent pour fonder et entretenir des maisons pour la jeunesse ; je leur demanderais de lire et de méditer ces paroles de Léon XIII au Très Honoré Frère Philippe, supérieur général des Frères des Ecoles Chrétiennes. " Les œuvres établies pour la persévérance des jeunes gens, à leur sortie des écoles catholiques, semblent être le plus puissant moyen pour les empêcher de s'affilier aux sectes maçonniques. Ce n'est pas pendant que les élèves fréquentent les classes qu'ils s'enrôlent dans ces associations diaboliques, cause de tout le mal que nous voyons autour de nous, mais c'est après les avoir quittées. Il est donc excessivement important de leur procurer un milieu dans lequel ils puissent se conserver ; or, les œuvres dont nous parlons paraissent éminemment propres à atteindre ce but." Et il ajoutait : "... C'est l'œuvre capitale, sans laquelle le long et pénible travail de l'école est compromis, anéanti."

D'ordinaire on n'objecte rien contre la nécessité, mais c'est contre la possibilité que l'on accumule les objections. Où trouver l'argent nécessaire, pour acheter un terrain

pour bâtir une maison spacieuse et agréable, pour la meubler, pour l'entretenir, nos paroisses sont déjà pour la plupart grevées de dettes, et avoir recours pour cette œuvre à la charité publique, n'est-ce pas s'exposer à un échec certain ? Comment faire comprendre à nos braves paroissiens qu'ils doivent délier les cordons de leur bourse pour faire amuser des enfants. Mais c'est un comble vous diront-ils. Qu'ils fassent comme nous avons fait autrefois, on ne s'amusait pas et on ne s'en trouvait pas plus mal.

La question d'argent est une bien grosse question, il faut en convenir, c'est là souvent que viennent se heurter et se briser les meilleures bonnes volontés. C'est la pierre d'achoppement de toutes les œuvres naissantes ou en projet, dans ce pays surtout où il n'y a pas de grosses fortunes chez les catholiques et où il y a par ailleurs tant d'œuvres qui sollicitent la charité publique. On sait par exemple les grands avantages que procurerait une presse nettement catholique, mais où trouver les fonds nécessaires pour s'emparer d'une organisation déjà existante ou en mettre une autre en marche ?

La question n'est pas insoluble. Et la preuve c'est que dans notre province de Québec, on a déjà réussi à fonder plusieurs œuvres de jeunesse. Il faudra faire de grands sacrifices... On les fera. Il faudra intéresser le public à ces œuvres, on l'intéressera. Et certainement toute personne qui lira ou entendra lire la lettre pastorale de Mgr Bernard sur ce sujet, se laissera gagner à cette cause et voudra dans la mesure de ses moyens y contribuer.

Il est une autre question plus délicate à résoudre, où trouver un homme capable de conduire une telle œuvre. Il faut des aptitudes spéciales, c'est vrai, il faut aimer les jeunes gens, se dévouer, se sacrifier pour eux, souvent sans espoir de consolation et de récompenses terrestres. N'exagérons pas les difficultés. Sans doute les jeunes gens de la classe ouvrière ont l'esprit moins ouverts, les manières moins cultivées que ceux qui ont passé par nos maisons d'enseignement supérieur, mais en revanche, quelles riches natures on rencontre parmi eux, quels bons cœurs ! Et à tout prendre j'aime mieux un jeune homme aux mains rudes et calleuses, au visage marbré de rouge par la sueur quand il a une belle âme, qu'un pédant vêtu à la dernière

mode, parfumé d'essences, aux cheveux lissés avec un soin parfait, mais gâté par des vices précoces. Et puis quel bien on peut faire à ces enfants du peuple. Et quand même le bien ne serait pas apparent, faudrait-il se décourager. Non, car suivant la parole d'un saint, si on n'avait empêché qu'un seul péché mortel on n'aurait pas perdu ses peines.

Des hommes qui voudront s'occuper d'eux on en trouvera dans notre clergé, on en trouvera aussi dans ces congrégations religieuses vouées par état à ces œuvres de jeunesse. Utilisons ces bonnes volontés et passions par-dessus les petites difficultés qui peuvent venir du surcroît d'occupation dans le ministère ordinaire des paroisses, ou qui peuvent venir de notre lâcheté personnelle.

Allons aux jeunes ouvriers, allons à eux, ne les attendons pas, car de moins en moins ils viendront à nous. Il en est temps. Un jour viendra et il n'est peut-être pas loin, ou des meneurs viendront et qui par leurs belles manières, leurs promesses menteuses s'empareront de tous ces ouvriers et exerceront sur eux une influence néfaste. Emparons-nous du peuple avant que d'autres s'en emparent. Il est à nous. Ce qui a fait le mal d'un trop grand nombre de pays, et de la France en particulier, c'est qu'on s'est trop désintéressé du peuple, ou plutôt on ne lui a pas montré assez qu'on s'intéressait à lui, on ne lui a pas assez donné de preuves extérieures de la réelle affection qu'on avait pour lui. Et le peuple a refusé la main que nous lui tendions pour se jeter dans les bras de nos ennemis et des siens. Quand on s'est aperçu de la cause du mal, on a voulu réagir, on a jeté des millions, j'allais dire des milliards aux œuvres catholiques. Il était trop tard. Les résultats n'ont pas répondu aux efforts. S'il y a trente ans on avait fait la centième partie de ce qu'on fait aujourd'hui on aurait conservé au peuple sa foi et sa vertu.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

Notre-Dame d'Einsiedeln



DEPUIS quelques années, des congrès ont lieu périodiquement afin de favoriser le développement du culte de la Très Sainte Vierge.

Cette année le congrès marial aura lieu dans le courant du mois d'août, en Suisse, à Einsiedeln. Nos lecteurs seront heureux de connaître l'histoire de ce célèbre sanctuaire de Marie, renommé depuis plus de mille ans, et où se rendent de nombreux pèlerins de toutes les parties du monde.

* *
*

Au neuvième siècle vivait dans les montagnes d'Einsiedeln un pieux ermite, nommé Meinrad. Grand seigneur, il avait distribué tous ses biens aux pauvres et avait quitté le monde.

Sa réputation de sainteté était grande. On venait le consulter et se recommander à ses prières. Les pèlerins lui construisirent une petite chapelle, où le cénobite plaça une Vierge noire devant laquelle il priaient continuellement et obtenait de très grandes faveurs.

Il vivait depuis trente-trois ans de cette vie d'oraisons et de mortifications, n'ayant pour compagnie que deux corbeaux qui le suivaient partout, quand un jour, deux hommes se présentent à la porte de l'hermitage.

Le solitaire dormait. Espérant trouver un trésor dans sa cellule, les deux hommes l'assassinèrent.

Pendant qu'ils fouillaient tous les coins de la pauvre chambre, deux cierges s'allumèrent tout à coup, et portés par des mains invisibles vinrent se placer, l'un à la tête, l'autre au pied du lit. En même temps l'air fut embaumé d'un suave parfum qui s'échappait du corps de Meinrad.

Terrifiés, les assassins voulant faire disparaître les traces de leur crime, mettent le feu au lit. Le lit se consume et le corps du saint demeure intact.

Craignant d'être surpris, ils prennent la fuite et se dirigent vers Zurich où ils espéraient se cacher.

* *
*

Au bout de peu de temps, des pèlerins arrivent et découvrent le corps de la victime sur des débris fumants. Bientôt les échos de la montagne retentissent de cris et de sanglots. Le saint est mort ! Qu'il soit vengé ! Et comme un torrent, grossis par la foule des habitants des villages voisins et par ceux des villages situés sur la route, ils s'élancent sur les traces des pas marqués dans la neige, et arrivent à Zurich.

Leurs recherches avaient été infructueuses. Ils s'en retournaient découragés, quand passant devant une auberge, ils aperçoivent deux corbeaux qui frappaient contre la porte à grands coups de becs.

Malgré les efforts de la servante, les deux corbeaux demeurent et semblent vouloir enfoncer la porte. Des voisins de l'ermitage qui s'étaient arrêtés par curiosité reconnaissent les corbeaux de Meinrad. On s'informe et on apprend que c'était à la demande de deux hommes qui arrivaient de la campagne qu'on essayait de chasser ces deux corbeaux.

Aussitôt la foule se précipite dans l'auberge, se saisit des deux assassins, qui sont jugés et condamnés à être brûlés vifs et leurs cendres jetées au vent. La légende raconte qu'au moment où la fumée s'élevait dans les airs, on vit deux corbeaux planer au-dessus des malheureux qui expiaient leur crime.

* *
*

Après la mort de Meinrad, les pèlerins continuèrent de visiter la cellule du saint ermite. Et devant la statue de la Vierge, les miracles se multipliaient.

Quelques années après, la chapelle fut restaurée et enclavée dans une grande église que fit construire le premier abbé de Notre-Dame des Ermites, Eberhard.

La dédicace de la chapelle fut faite miraculeusement. La veille du jour fixé pour la cérémonie, Conrad, évêque de Constance, qui était venu pour présider la cérémonie, se mit en prière au milieu de la nuit.

Tout à coup, il vit la chapelle s'éclairer d'une merveilleuse clarté, et le Sauveur assisté des quatre Evangélistes en célébrer la dédicace. Sur l'autel, en face de Jésus, rayonnait Notre-Dame d'Einsiedeln, resplendissante comme

une étoile de feu. Des anges fendant l'espace répandaient des parfums qui embaumaient l'air, comme des fleurs détachées des branches d'un arbre par une fraîche brise de printemps. Un chœur céleste, dirigé par l'archange Michel faisait raisonner les voûtes de la basilique, qui frémissait sous les sublimes accords et les divines harmonies.

Ravi en extase, l'évêque continuait de prier. L'heure de la cérémonie approchait. Ne le voyant pas venir on vint le prévenir. Il raconte ce qu'il a vu et entendu. On prit son récit pour un songe. Craignant lui-même d'être victime d'une illusion de l'esprit mauvais, Conrad se disposait à accomplir la cérémonie liturgique, et déjà il montait à l'autel quand une voix qui semblait venir d'en haut, répéta plusieurs fois : *Arrête, arrête frère, le Ciel a consacré la chapelle.*

* * *

L'abbaye d'Einsiedeln fait figurer deux corbeaux dans ses armoiries, et il y a toujours dans la cour du monastère quelques-uns de ces animaux apprivoisés, que l'on conserve en souvenir des corbeaux de Meinrad.

Depuis l'époque de sa fondation, l'abbaye a été détruite et reconstruite plusieurs fois, mais la Vierge miraculeuse a échappé à tous les saccages.

La dernière reconstruction de l'abbaye date de 1704. C'est aujourd'hui un imposant et magnifique édifice qui domine tout le pays. Sa majestueuse façade est flanquée de deux grands clochers carrés d'où les cloches envoient leurs joyeux carrillons porter au loin la voix du Seigneur.

L'intérieur, éblouissant de dorures et décoré de superbes peintures, est merveilleux. Au milieu de la brillante église, comme une tombe au milieu d'un parterre de fleurs, se dresse la petite chapelle en marbre noir, où se trouve l'autel sur lequel trône la statue de la Vierge miraculeuse qui resplendit dans sa chape comme une étoile au firmament (1).

* * *

(1) Cf. E. Ollivier. Conférences.

Plus de 120,000 pèlerins se rendent annuellement dans ce sanctuaire béni. C'est un spectacle original et des plus édifiants que celui de toutes ces populations si différentes d'aspect, de mœurs, d'habitudes, de langage, se confondant dans un même élan d'amour pour Marie.

Il n'y a pas la moindre organisation ni la moindre discipline. Les bandes de pèlerins, formées par villages, manœuvrent chacune à leur manière, indépendantes de toute direction. L'immense église n'est pas même éclairée la nuit, mais la piété des fidèles y supplée. Chaque groupe plante quelques bouts de bougie sur un banc et on se réunit autour. On chante, on psalmodie, on prie à voix haute, on prêche dans toutes les langues et sur tous les tons. Tout à coup une voix mélodieuse se fait entendre et s'élève vers le ciel, portant à Marie des paroles d'amour et de reconnaissance. A ces doux accents, tout s'arrête instantanément : la foule émue, ravie en extase, s'unit tout entière à l'artiste inspiré. Puis, un nouveau silence se fait, et chacun reprend sa prière interrompue.

Au milieu de cette diversité et de ce désordre apparent, il règne un accord surprenant, dont on ne peut se faire aucune idée quand on ne l'a pas vu soi-même. Chants, prières, larmes, cris de joie, paroles, tout se confond sous les voûtes de l'immense basilique en une majestueuse et suave harmonie, qui monte vers Dieu comme la fumée d'un immense holocauste.

— O —



Le Pêché mignon de la Jeunesse

Trouvons-nous l'amour du travail chez les jeunes gens de nos jours ? Chez quelques-uns, oui. Mais, la paresse à l'état aigu et chronique n'est-elle pas le péché mignon du plus grand nombre ?

Regardez l'étudiant au collège où à l'université, vous remarquerez souvent chez lui *cette langueur d'âme*, dont parle Fénelon. Il fait tout avec nonchalance, sans enthousiasme. Le temps des cours, au lieu d'être pour lui une initiation à une vie virile intense, n'est que l'apprentissage de la vie vulgaire du bourgeois fainéant. Sa grande occupation est de passer ses journées, en flanant, en s'ennuyant le moins possible. S'il y a en lui encore un peu d'énergie, ce n'est pas pour la science, mais bien pour le plaisir.

Irai-je jusqu'à dire qu'il ne fait jamais rien ? A certaines heures, à l'approche imminente des examens, il est capable d'un coup de collier, d'un effort de mémoire pour emmagasiner vaille que vaille les matériaux des programmes universitaires ; et c'est tout.

Aussi à quel résultat arrive-t-il ? Habitué dès sa jeunesse à passer son temps dans l'oisiveté, il vivra sur le petit acquis, s'en contentera, sans même prendre la peine de le faire fructifier. Si un jour, se trouvant en face d'une situation qu'il se sent incapable d'occuper honorablement, il s'aperçoit qu'il lui manque quelque chose, il s'en consolera aisément, en regardant avec orgueil, exposés dans son bureau, les diplômes que lui ont accordés de trop bénins examinateurs et où s'étaient triomphants les sceaux de toutes les facultés. Paresseux il a été, paresseux il restera, et il promènera sur tous les chemins de la vie sa scandaleuse médiocrité.

“ Un homme mou et amusé, dit Fénelon, ne peut jamais être qu'un pauvre homme ; il ne saurait cultiver ses talents, ni acquérir les connaissances nécessaires, ni s'appliquer courageusement à se corriger. C'est le paresseux de l'écriture qui veut et ne veut pas ; qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur, dès qu'il regarde le travail de près. Que faire d'un

tel homme ? Il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient, la lecture sérieuse le fatigue. Il lui faudrait lui faire passer sa vie sur un lit de repos. Travaille-t-il, les moments lui paraissent des heures. S'amuse-t-il, les heures ne lui paraissent que des moments. Tout son temps lui échappe; il ne sait ce qu'il en fait, il le laisse couler comme l'eau sous les ponts. Un tel homme n'est bon à rien."

La paresse n'est pas toujours aussi caractérisée. Elle se pare quelquefois d'un vêtement de travail qui peut tromper. Nous nous trouvons en présence d'un type de paresseux très fréquent. C'est celui d'un jeune homme plein d'ardeur et qui ne reste jamais inoccupé. Il lit beaucoup, aime à converser de choses sérieuses, et à se tenir au courant des travaux actuels scientifiques, littéraires ou artistiques. En le voyant plein d'activité et plein d'entrain à l'étude, on admire sa puissance de travail. Et cependant le psychologue qui le considère attentivement le classe dans la catégorie des paresseux du type *éparpillé*.

Cette sorte de paresse est moins coupable que celle dont nous parlions plus haut, mais elle est peut-être plus dangereuse. Il est si facile de se faire illusion. Il est nécessaire d'en préserver les jeunes gens, car il y a là, un des plus sérieux obstacles à leur formation intellectuelle que l'on puisse rencontrer. "Le grand inconvénient de cet éparpillement des efforts, c'est que nulle impression n'a le temps de s'achever. On peut dire que la loi absolue qui régit le travail intellectuel, c'est que les idées et les sentiments que nous avons seulement logés en nous comme on loge en une *hôtellerie* des hôtes de passage, sont et demeurent pour nous des étrangers que nous aurons bientôt oubliés.

Cette paresse d'esprit se traduit par une propension à penser avec les mots, sans plus. Ainsi, en étudiant la psychologie, aucun d'eux n'aura l'idée que faisant de la psychologie appliquée dès sa naissance et toute la journée, comme Jourdain faisait de la prose sans le savoir, il serait infiniment simple de s'examiner soi-même et de trouver des exemples personnels au lieu de retenir les exemples que leur citent leurs livres. Mais non, ils ont un penchant invincible à apprendre plutôt qu'à chercher. La surcharge

énorme qu'ils devront ainsi imposer à leur mémoire les effraye moins que le plus léger effort personnel. Ils sont passifs partout"(1).

La cause de cette horreur du travail personnel, certains croient la trouver dans notre système d'éducation, où pour se conformer aux exigences des programmes beaucoup trop chargés, on est obligé de voir à la hâte quantité de matières sans en approfondir aucune ; et ainsi on n'habitue pas la jeunesse à réfléchir, mais bien au contraire à se complaire dans le superficiel. On développe en elle la mémoire et on laisse l'intelligence inculte.

Qu'il y ait beaucoup de vrai dans cette opinion, nous le reconnaissons sans peine, et les éducateurs en tout premier lieu. Depuis longtemps, en certains pays surtout, ils ne cessent de se plaindre de la surcharge des programmes. Mais, nous croyons que la principale cause est la *vieille paresse humaine*. Il en coûte beaucoup moins de tout effleurer que de tout approfondir. C'est toujours de l'effort que nous avons peur.

Beaucoup de jeunes gens, quand il s'agit de travail intellectuel, sont donc des paresseux. C'est là un fait qui crève les yeux, et chose curieuse, il est difficile de le faire constater aux intéressés. Ils ne veulent pas en convenir ; et si parfois on parvient à leur faire admettre la vérité, ils ont pour se disculper d'excellentes raisons, qui ne sont que de *vulgaires sophismes*.

Je n'ai pas le temps. Telle est d'ordinaire la première excuse que l'on trouve sur les lèvres des étudiants. Cette excuse est une fin de non recevoir que l'on retrouve toutes les fois qu'il s'agit d'imposer à l'homme une obligation contre laquelle se révoltent ses passions ou sa paresse.

C'est un étudiant qui ose dire : Je n'ai pas le temps ? Lui qui est le maître presque absolu de lui-même, lui, qui ne connaît pas encore les dures exigences d'un métier. A l'entendre, on dirait qu'il porte sur ses épaules le poids du monde, dans son esprit les préoccupations d'un chef d'état. Jamais, entendez-le bien, vous ne serez aussi libres, jamais

(1) Cf. Payot. *Education de la Volonté*, page 9.

vous n'aurez autant de loisirs que durant les années passées à l'Université.

Faites donc le bilan d'une de vos journées, et vous verrez si vous ne pouvez pas trouver plusieurs heures pour le travail intellectuel ?

A quelle heure, vous levez-vous le matin ? Devancez-vous l'aurore ? Le premier rayon de soleil ne vous trouve-t-il pas dans l'inaction du lit, n'attendez-vous pas que la pleine lumière vienne frapper vos yeux encore engourdis dans une somnolente langueur ?

Alors que faites-vous de ce temps du matin, *de cette heure presque divine*, comme Dante la nomme.

Voilà des heures perdues et quelles heures, les meilleures, les heures d'inspirations, de fraîcheur d'esprit, de recueillement et de fécondité. "Ce moment du réveil dans l'ombre ou la clarté du matin, selon les saisons, est un moment sacré. L'âme qui n'en connaît pas le prix ne s'initiera jamais bien avant aux voies de Dieu qui a réglé le cours des astres en même temps que la vie de l'homme, et fait de l'une et de l'autre une harmonie calculée. Le mépris de cette harmonie, funeste à la santé et au travail, l'est bien davantage encore à la piété. L'homme qui prolonge son sommeil au-delà d'une juste nuit, trouve à son chevet le bruit et les affaires du monde. Il est saisi par leur éclat tumultueux et cherche en vain pour Dieu l'heure tranquille qu'il a perdue par sa faute. Il ne trouve que des devoirs qui se précipitent, des ennuis qui s'appellent, l'oubli de soi-même et le silence de la vérité." (1)

Commencée ainsi, la matinée s'achève dans le désœuvrement. Que de temps sottement employé à la toilette. Il faut bien l'avouer, les femmes ne sont pas les seules qui mettent dans leur petite personne toutes leurs complaisances. On rencontre des jeunes gens qui gaspillent de longues heures à se contempler, à se mirer, à lisser, à aligner, à parfumer leur chevelure, à faire le nœud de leur cravate suivant les exigences de la mode la plus récente. Le reste du temps se passe à bâiller, à parcourir mollement un livre ou un journal. Et après une matinée perdue, on arrive au dîner.

(1) P. Lacordaire II. *Lettre à un jeune homme.*

La soirée est-elle mieux employée ? Hélas ? Elle est consacrée à ses mille riens dont la vie du monde est remplie, en causeries, en discussions stériles, en dénigrements mesquins, en critiques injustes contre les professeurs ou contre d'autres étudiants. A certains jours, on assiste aux cours, il le faut bien, mais c'est plutôt en amateurs qu'en hommes désireux de s'instruire.

Vraisemblablement ces étudiants peuvent-ils arguer du manque de temps pour se dispenser du travail ?

Lorsqu'on n'a pas le temps, il faut le prendre. Vous en trouvez pour manger et pour dormir ; parce que c'est absolument nécessaire. Vous en trouvez pour vous amuser, parce que vous le voulez. Si vous n'en trouvez pas pour travailler, c'est que vous ne voulez pas.

Levez-vous à une heure plus matinale. On a calculé qu'en se levant chaque jour, deux heures plus tôt, soit à cinq heures au lieu de sept, ou à six au lieu de huit, au bout de quarante années, on n'avait pas gagné moins de deux mille heures, soit sept ans de vie.

Et s'il le faut pour vous ménager au cours de la journée quelques instants et pour vous protéger contre vous-mêmes, faites-vous un règlement. On a comparé le règlement à ces rails de chemin de fer, sur lesquels le wagon n'a qu'à se laisser porter pour s'assurer de marcher droit et d'arriver au but. Il ne faut pas en fixer trop minutieusement tous les détails, car alors vous ne le suivrez pas, ou si vous en observez quelques points, ce ne sera guère que ceux consacrés aux récréations. Tracez-en les grandes lignes, d'une main ferme et prévoyante. "De là, dit un auteur, une paix, une aisance, une joie douce qui résulte de ce bel ordre dans lequel il y aura une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Nul encombrement alors, nul choc, nulle surcharge et tout arrive à point par un mouvement d'ensemble. Alors la vie est une chaîne dont les anneaux se déroulent sans froissement et sans bruit ; et, au bout de cette chaîne, on voit la main de Dieu qui en tient le dernier anneau pour nous attirer à Lui."

Avec le lever matinal, le règlement de la journée, il est encore un autre moyen de trouver du temps pour l'étude que je veux signaler à la jeunesse, moyen auquel on

ne pense pas ou bien que l'on dédaigne, *c'est l'utilisation des quarts d'heures et des minutes.*

Ces minutes, on les perd sous prétexte que ce n'est point la peine de commencer quelque chose ; et cependant, au bout de l'année elles finissent par former un total énorme. Pourquoi ne pas les employer fructueusement à lire une page d'un auteur, à prendre des notes, à préparer les matériaux d'un travail futur ? C'est le célèbre d'Aguesseau, qui, le déjeuner n'étant jamais prêt à l'heure, présente un jour à sa femme comme hors d'œuvre un livre écrit pendant les quarts d'heure d'attente.

* *
*

Les paresseux allèguent souvent comme excuse, la faiblesse de leur santé.

Ils ont peur que le travail ne les rende malades, et volontiers, ils citent des exemples. Un étudiant de leurs amis a dû abandonner ses études et ainsi a compromis à tout jamais son avenir. Il aurait pu, disent-ils, faire comme ses camarades s'amuser davantage et ne pas se tuer au travail.

Que l'excès dans l'étude puisse avoir de fâcheuses conséquences sur tout l'organisme humain, la chose n'est pas douteuse. Personne ne vous demande de faire des excès.

Rencontre-t-on beaucoup de jeunes gens malades pour avoir trop travaillé intellectuellement ? La chose est difficile à prouver.

Car, est-ce le travail qui est la véritable cause de l'affaiblissement de la santé ? La sensualité et les autres passions mauvaises ne font-elles pas plus de victimes ? On voit très rarement dans les collèges et les universités des jeunes gens parfaitement sages, que le seul surmenage intellectuel a conduits à la tombe.

Presque toutes les maladies contractés par les hommes d'études proviennent de ce qu'ils n'ont pas observé certaine lois de la plus élémentaire hygiène. On travaille à contre-temps, alors qu'il aurait fallu se reposer, comme immédiatement après les repas ; on prolonge ses veilles outre mesure, on prend certaines boissons qui sur le moment même produisent une excitation toute factice et qui à

la longue débilitent le système nerveux ; on reste de longues heures le buste ploqué sur une table ; on s'enferme dans un appartement surchauffé et mal aéré ; on se sert de mauvaises méthodes de travail où une trop grande part est faite au côté purement matériel. Avec un peu de prudence, ces causes de fatigue peuvent facilement être éloignées.

Nous ne voulons pas dire qu'il n'y a aucune peine attachée au travail intellectuel : "c'est aussi pour les labeurs de l'esprit dit Ozanam, qu'au jour de la chute fut prononcée cette parole : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.* Voyez dans l'Église cette longue tradition du travail, depuis Origène, l'homme aux entrailles d'airain, depuis saint Augustin, qui commença si tard et qui pourtant a su toutes choses, jusqu'à saint Thomas qui mourut à quarante neuf ans, laissant à la science, dix-sept volumes in-folio. Dans les temps modernes, c'est Bossuet se levant à deux heures du matin pour reprendre un ouvrage à peine interrompu, c'est d'Aguesseau professant que le changement de travail était pour l'esprit une récréation suffisante ; ce sont tous ces magistrats du dix-septième siècle, allant dès six heures du matin s'asseoir sur les fleurs-de-lis, donnant tout le jour aux fonctions publiques, le soir à l'éducation de leurs enfants, partageant la nuit entre l'étude et la prière.... Aujourd'hui nous ne travaillons pas.... sept ou huit heures par jour données à la science auarment pour nos misérables santés la sollicitude de nos amis.... Sachons-le pourtant, il ne faut pas se croire dispensé par la foi de la fatigue et des veilles. Le travail, châtimeut de la déchéance est devenu la loi de la régénération. C'est lui qui fait les époques glorieuses quand il y trouve l'inspiration et quand elle n'y est pas, c'est encore lui qui fait les hommes utiles et les peuples estimables."

FR. A. VUILLERMET, O. P.

Origines bretonnes du Chapelet



NOUS savions bien que les Bretons, fidèles serviteurs de Marie, aiment tous nos jours à réciter cette simple mais admirable prière du chapelet, mais nous ignorions que l'origine de cette pieuse dévotion se rattachât à l'histoire de nos anciens souverains, les ducs de Bretagne. Le pieux et savant auteur d'un beau et intéressant volume qui vient de paraître nous donne à ce sujet des renseignements certains ; dans ses *Madones Nantaises*, M. l'abbé Riccordel apporte des preuves à une assertion qui honore tout à la fois nos anciens princes et leurs sujets.

On sait que le Rosaire—ou le chapelet qui n'en est qu'une partie—nous vient de saint Dominique qui le reçut de la Sainte Vierge elle-même. Or, ce Saint vint en Bretagne et passa quelques jours à Nantes, près de la duchesse Alix de Bretagne, femme du duc Pierre Ier ; la princesse lui demanda pour cette ville, où elle résidait habituellement, des religieux de son ordre. Le baron de Vitré, entrant dans les pieuses intentions de sa souveraine, offrit à saint Dominique un hôtel qu'il possédait à Nantes sur les bords de la Loire, près de l'hôpital de cette ville et du château ducal, entre les portes Drouin-Lillard et Briand-Millard. Le Saint accepta cette offre généreuse, mais ne put faire venir que quelques années plus tard ses religieux ; en 1228 ils s'établirent dans l'hôtel de Vitré et, sous le nom de Jacobins, occupèrent jusqu'à la Révolution ce couvent dont l'église vient d'être récemment démolie.

A propos de ce séjour de saint Dominique à Nantes, on raconte la légende suivante : un prince de la maison de Bretagne, étant allé guerroyer en Espagne, avait mêlé son sang à celui des Gusman dont descendait saint Dominique. Nos ducs étaient fiers de cette parenté problématique et ils favorisèrent toujours les Dominicains, ainsi que les dévotions dont leurs chapelles étaient le centre.

Les religieux de saint Dominique se répandirent par suite assez rapidement en Bretagne où ils fondèrent une dizaine de monastères ; le premier fut celui de Dinan bâti

dès 1220, puis vinrent ceux de Nantes en 1228, de Morlaix en 1235, de Quimperlé en 1255, de Guingamp en 1284, de Rennes en 1368, de Guerrande en 1408, enfin plus tard ceux de Vitré, de Vannes et de Nazareth près de Plancoët (1). De tous ces couvents les Dominicains répandirent dans le peuple la pratique du chapelet et érigèrent des confréries du Rosaire dans le plus grand nombre des paroisses de Bretagne.

Parmi les propagateurs de la dévotion du chapelet chez nous il convient de signaler, outre saint Dominique, deux autres religieux de son ordre : saint Vincent Ferrier et le vénérable Alain de la Roche. On sait que le premier parcourut toute la Bretagne en prêchant d'une admirable façon la multitude qui s'attachait à ses pas. "Saint Vincent Ferrier était un fervent du Rosaire ; il avait donné un pauvre chapelet de bois à la duchesse de Bretagne Jeanne, fille du roi de France et femme de Jean V. Celle-ci le remit en mourant, en 1433, à la bienheureuse Françoise d'Amboise, sa future belle-fille, qui le conserva précieusement et le laissa à ses religieuses *des Couëts*. Sauvée de la Révolution, il fut donné par Mme de la Salmonière, ancienne carmélite *des Couëts*, au couvent de la Grande Providence à Nantes, où il se trouve encore (2)."

La dévotion au Rosaire subsistait donc en Bretagne au XVe siècle mais elle était tombée en oubli presque partout ailleurs. "Marie se servit d'un dominicain breton, Alain de la Roche, pour la remettre en honneur. Sur l'ordre même de la Sainte Vierge, le moine se mit en route ; il parcourut une partie de l'Europe, prêchant partout sa chère dévotion. Il était à Nantes en 1479. La bienheureuse Françoise d'Amboise le fit prier de se rendre à son couvent *des Couëts*. "Il y vint et prescha des excellences de la Mère de Dieu et de son saint Rosaire ; et, après plusieurs conférences spirituelles, la receut, elle et toutes ses religieuses, en la confrérie du dit saint Rosaire." La croisade d'Alain de la Roche à travers le monde avait suscité bien des oppositions. On se moquait de cette façon de prier, et l'on persécutait le bon Père. Françoise

(1) Abbé Tresvaux, *L'Eglise de Bretagne*, p. 604.

(2) Abbé Riccordel, *Les Madones Nantaises*, p. 321.

d'Amboise pria le duc, son neveu, de le prendre sous sa protection. François II et Marguerite de Foix, sa seconde femme, se laissèrent aisément persuader. Ils écrivirent à Sixte IV, pour lui demander l'approbation de la nouvelle confrérie. Le Pape condescendit à leur désir ; il approuva "cette façon de prier Dieu", et il "accorda des indulgences à ceux qui en useraient, par bulle donnée à Rome, à l'instance des ducs et duchesse de Bretagne, le 9e jour de may l'an 1479, le huitiesme de son pontificat." Ainsi la bulle qui remettait le Rosaire en honneur, après de longues années d'oubli, la première qui ait accordé des indulgences au simple chapelet, était donnée au monde sur les instances des princes de Bretagne (1). N'avions-nous pas raison de dire que le Rosaire est une dévotion bretonne ?

Deux siècles plus tard, un autre apôtre du chapelet faisait reflourir cette pieuse pratique et la popularisait dans les campagnes qu'il aimait à évangéliser. C'était encore un fils de la Bretagne où s'écoulera une grande partie de sa vie apostolique. Né à Montfort, non loin de Rennes, le bienheureux Louis Grignion de Montfort ne cessa de prêcher la dévotion à la Très Sainte Vierge et la récitation habituelle du chapelet. Il aimait à dire, dans son langage familièrement imagé, que "jamais pêcheur ne lui avait résisté, lorsqu'il lui avait mis la main sur le collet avec son rosaire." Aussi, chaque jour durant le cours de ses missions, il le faisait réciter publiquement tout entier. Dans les processions qu'il organisait pour aller planter triomphalement la croix, il faisait porter quinze étendards représentant les mystères dont il donnait lui-même l'explication au peuple. Enfin partout il établissait la confrérie du Rosaire, ainsi que la pratique du chapelet en commun, chaque soir, dans les familles.

Lorsqu'il éleva à Pontchâteau le calvaire monumental qu'il avait d'abord pensé construire à Montfort, il faisait réciter le chapelet par les travailleurs qui lui arrivaient de dix et vingt lieues à la ronde. Puis il voulut que la montagne portant la croix prêchât elle-même le Rosaire. Dans

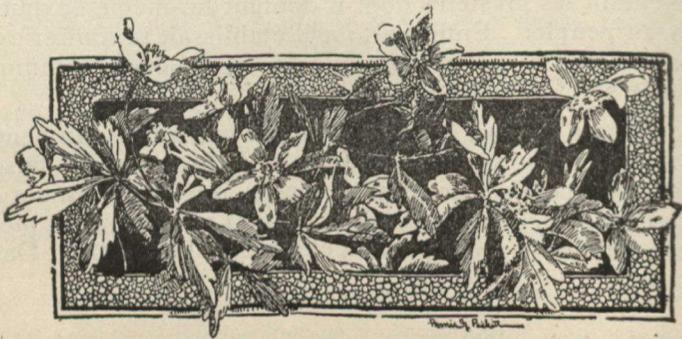
(1) Id., *Ibidem* p. 322.

le pourtour, qui formait à la base un cercle de quatre cents pieds, il fit planter cent cinquante sapins figurant les *Ave Maria* et quinze cyprès indiquant les *Pater*. Sur le chemin en spirale conduisant à la plate forme, il ordonna d'élever quinze petites chapelles consacrées à chacun des mystères ; enfin la plate-forme elle-même fut ceinte d'un gigantesque rosaire, long de quatre-vingt mètres, et dont les grains, supportés par des piliers, étaient gros comme des boulets de canon.

Telle est l'histoire du chapelet en Bretagne : son inventeur, saint Dominique, l'apporta lui-même à la cour de nos ducs et, au moyen de ses religieux, le propagea dans le peuple ; saint Vincent Ferrier et le vénérable Alain de la Roche le répandirent de plus en plus ; par la pieuse entremise des princes de Bretagne le Souverain Pontife accorda les premières indulgences attachées à cette dévotion ; enfin le bienheureux Grignon de Montfort acheva de populariser la récitation du chapelet. C'est donc aux ducs et duchesses de Bretagne, aux saints vivant dans notre pays et l'illustrant par leurs vertus, que nous devons la belle, facile et sanctifiante dévotion du Rosaire ; non seulement comme chrétiens mais encore comme Bretons, aimons de plus en plus à réciter notre chapelet.

L'abbé DE COURSON, chan. hon.

— o —



Chronique Dominicaine

SOMMAIRE.—Le collège pontifical de la Minerve ; — Au tombeau du Père Besson ; — Aux pays bibliques ; — Mort d'un évêque dominicain ; — A la mémoire du P. Chocarme ; — L'Archicoufrérie de la Première Communion ; — La St-Dominique, A St-Hyacinthe ; — A Québec ; — Nominations.

Le Collège pontifical de la Minerve.—A la demande du R. P. Henri Buonpensière, régent du collège dominicain de Saint Thomas à Rome, le Souverain Pontife vient de donner à la Minerve, le titre de collège pontifical.

Voici le texte du décret : *Sanctissimus Dominus Noster Pius X, in audientia diei 26 mensis Maii 1906, referente subscripto S. Congregationis Studiorum Emo. Cardinali Præfecto, attenta commendatione Rev. mi P. Generalis Ord. Præd; benigne libenterque annuens precibus Rev. mi P. Henrici Buonpensiere Regentis Collegii Divi Thomæ Aquinatis de Urbe, mandare dignatus est ut hoc perinsigne Collegium, in quo florent studia Philosophiæ, Theologiæ ac Juris Canonici, post hac "Pontificium" vocari possit ; et gradus academici qui ab eo in Philosophia, Theologia ac Jure Canonico rite conferuntur, eadem prorsus jura ac privilegia habeant, quæ habent ii qui in qualibet Universitate catholica canonice instituta conferuntur. Contrariis quibuscumque non obstantibus.*

† FR. CARD. SATOLLI,

Præfectus.

* *
*

Au tombeau du P. Besson.—Tout récemment Mgr Drure, délégué apostolique en Mésopotamie, visitait la mission dominicaine de Mar-Yacoub. Voici le récit qu'en a fait dans les *Missions Catholiques* son compagnon, le P. Augustin de la Croix, religieux Carme.

“ Mar-Yacoub est un vrai lieu de pèlerinage. De la plaine ou de la montagne, les chrétiens, les musulmans eux-mêmes viennent souvent y prier sur le tombeau de l'éminent religieux, mort ici en odeur de sainteté. Il y a plus de quarante ans que le P. Besson s'est envolé vers le ciel : c'est qu'il a passé en faisant le bien, *transiit benefa-*

ciendo. Son séjour en ces contrées fut de courte durée, mais les bienfaits qu'il y a semés sont de ceux que la mémoire et le cœur ne sauraient oublier. Les uns célèbrent sa piété angélique, la douceur de son caractère, son dévouement infatigable, surtout pour les pauvres malades; les autres vantent son amour passionné des âmes, spécialement des âmes égarées, sa patience et aussi sa fermeté pour les ramener à la vérité. Nous, en présence de ce dôme aérien, sous lequel il dort son dernier sommeil, à la vue de ce roc escarpé du haut duquel il regarde encore, comme d'un trône céleste, les pays qu'il eut voulu évangéliser plus longtemps, nous nous bornerons à rappeler que c'est à lui que la mission de Mar-Yacoub est redevable, sinon de sa fondation, du moins de son développement, de son influence et de ses succès. Et quand on songe aux difficultés qu'il eut à surmonter, à la prudence et à l'activité qu'il eut à déployer pour mener cette œuvre à bien, on trouve que n'y aurait-il que cette page à citer dans la vie du P. Besson, elle suffirait largement à illustrer son nom."

* * *

Aux pays bibliques.—La caravane, organisée par l'Ecole Biblique des Pères Dominicains de Saint-Etienne de Jérusalem, a accompli, cette année, pour la quatrième fois et avec un égal succès, le voyage du Sinaï.

Partis de Suez le 10 février dernier, les voyageurs sont descendus vers le sud-est jusqu'au vieux couvent grec de Sainte-Catherine, au pied des montagnes de granit rose sur lesquelles Moïse, d'après la tradition, reçut la Loi Sainte.

Afin d'éviter les difficultés pendantes du côté de l'Acaba, ils sont ensuite remontés droit vers le Nord, à travers le Tih jusqu'à Ain Quedeis, la Cardès Barné de la Bible. De là, ils se sont rendus à Pétra, la cité nabatéenne ensevelie au milieu de ses fantastiques murailles de grès rouge.

Le retour s'est effectué par les hauts et verdoyants plateaux qui dominent la mer Morte et qui furent autrefois Edom et Moab.

Le 1er avril, après plus de cinquante jours d'absence, la caravane revoyait Jérusalem et la blanche et gracieuse basilique de Saint-Etienne.

Il est juste de rendre hommage à l'initiative des pro-

fesseurs de l'Ecole Biblique, grâce à laquelle il est possible d'étudier sur place et de fixer avec une certaine fermeté les sites où se sont déroulés les grands événements de notre Histoire sacrée. Et c'est là un très grand avantage.

* *
* *
* *

Mort d'un évêque dominicain.—Mgr Terrès, vicaire apostolique du Tonkin oriental, évêque titulaire de Cidiesso est mort à Haïphong dans sa 64^{ème} année, après une longue et fructueuse vie de missionnaire.

Sacré le 4 décembre 1875, il a eu un épiscopat de plus de 30 ans. Jusqu'en 1883 il fut coadjuteur de Mgr Colomer. A cette époque, le Vicariat Oriental fut divisé en deux : Mgr Colomer se réserva la partie Nord et donna le Sud à son coadjuteur, qui devint alors vicaire apostolique du Vicariat Oriental.

Les funérailles eurent d'abord lieu dans sa cathédrale de Haïphong au milieu d'un grand concours de Français et surtout d'indigènes.

Le 4 avril, suivant le désir exprimé par le défunt, le corps était transporté à Ké-Sat, où l'inhumation eut lieu le 7 suivant. Ké-Sat est un gros bourg tout chrétien de 4 à 5,000 âmes ; il possède une vaste église en fer, dans le sanctuaire de laquelle l'évêque avait choisi sa sépulture. Quand le corps y arriva, toute la population était sur pied, en grand deuil et manifestant bruyamment à la manière orientale sa grande douleur et sa profonde désolation.

Le cercueil fut placé au milieu de l'église sur un brancard doré surmonté d'une ornementation très variée. Des guirlandes sans fin, faites avec du riz cuit et boursoufflé, produisaient un effet saisissant. Le cercueil lui-même, passé dans un passe-partout en papier peint avec des couleurs très gaies, rappelait plutôt une fête qu'un enterrement. L'église cependant qui contient près de 2000 personnes était trop petite pour la multitude qui s'y pressa les trois nuits et les deux jours qui précédèrent la mise en terre, et ces milliers de voix pleuraient en même temps leur pasteur bien-aimé.

Le jour de l'enterrement, à six heures du matin, une procession de 5 à 6,000 personnes se formait et faisait lentement le tour de l'église en portant le corps sur le trône

original où il avait reposé trois jours. Il y avait des centaines de grandes lanternes eu papier portées sur des hampes, tous les instruments de musique de l'endroit avaient été requisitionnés ; tout ce monde criait, pleurait ou chantait ; c'était un spectacle curieux sans doute, mais imposant et très touchant. Il n'y avait pas moins de soixante jeunes hommes en grand deuil pour porter cet extraordinaire catafalque ou plutôt ce char de triomphe.

A l'issue de la grand'messe, on chanta les absoutes prescrites par la liturgie puis, au milieu de coups de gongs et de tam-tam et de cris indescriptibles, le cercueil fut descendu dans la tombe au pied du maître autel.

* * *



LE PÈRE CHOCARNE

A la mémoire du P. Chocarne.—Il y a dix ans et quelques mois, le 5 décembre 1895, le P. Chocarne mourait au couvent de Corbara, en Corse. Les restes qui reposaient depuis ce temps dans notre cimetière conventuel viennent d'être exhumés et transférés à Beaune en Bourgogne.

Disciple aimé du P. Lacordaire, le P. Chocarne fut, pour celui-ci, un collaborateur et un continuateur fidèle dans l'œuvre de la restauration de l'Ordre de St-Dominique. Il fut le saint religieux qui forma plusieurs généra-

tions de Frères-Prêcheurs, et que tous les couvents de la province de France ont, à l'envi, choisi, comme prier ; le provincial qui eut à pourvoir aux désastreuses calamités de la Commune et des expulsions de 1880, l'orateur qui

entraîna la France à Lourdes ; le fondateur du couvent du Très-Saint-Sacrement à Paris.

Le P. Chocarne a exercé une action apostolique considérable, non seulement en France, mais au Canada et aux Etats-Unis où il a introduit l'Ordre, en y établissant plusieurs couvents. En dehors de ce qu'il entreprit pour le développement et l'honneur de sa chère province de France, il fonda le monastère des Dominicains de Billancourt et contribua, avec son frère, le curé de Saint-Nicolas de Beaune, à l'établissement, en cette ville, des Petites Sœurs Dominicaines gardes-malades des pauvres.

Mais, son œuvre principale, son œuvre maîtresse, qui assure à jamais la survivance de son nom, est la *Vie du P. Lacordaire*. Personne, plus que lui, n'était autorisé à dévoiler les vertus intimes du grand moine qui lui avait donné toute sa confiance, et qui, aux derniers jours de sa vie, disait de lui : *De tous mes religieux vivants, c'est le P. Chocarne que j'aime le mieux*. Ce livre on le sait, fut une révélation. Les préjugés amassés autour de la mémoire du P. Lacordaire furent dissipés. Par ailleurs, que d'âmes ont glorifié Dieu et l'Ordre de Saint Dominique après avoir lu ces pages émues et éloquentes ! Que de jeunes gens séduits par la beauté et la noblesse de ce grand caractère, sont venus demander à revêtir un habit sanctifié par de telles vertus !

* * *

L'archiconfrérie de la bonne première communion.—

Nos lecteurs qui connaissent cette pieuse association, établie au sanctuaire du Rosaire à Prouille et placée sous le patronage de la gracieuse vierge dominicaine, la Bienheureuse Imelda, seront heureux d'avoir quelques renseignements sur l'état actuel de cet œuvre.

Plus de cinq cents Paroisses, Ecoles ou Patronages figurent sur les registres de l'Œuvre ; et les phalanges d'enfants, enrôlées chaque année sous la blanche bannière de la Patronne de la Bonne Première Communion, ont porté à plus de trente mille le nombre des Associés.

Aux premiers Communiantes des divers diocèses de France sont bientôt venus se joindre ceux des autres nations de l'Europe. Centralisés par des zélateurs dévoués les noms sont envoyés au siège de l'Œuvre, de l'Allema-

gne, de la Russie, de la Belgique, du Portugal. En Espagne, le T. R. Père Lopez, Prieur du Couvent de Notre-Dame de la Scaldas, favorisait le développement de l'Archiconfrérie en instituant dans ce célèbre sanctuaire de Marie une Congrégation de la Bienheureuse Imelda, dont les membres sont inscrits à Prouille. En Autriche, le culte de la Protectrice céleste des premiers Communians devient chaque jour plus populaire ; le T. R. Père Pie Bazan en est l'apôtre infatigable, et l'union avec le siège de l'Archiconfrérie est partout le canal des bénédictions célestes sur cet Apostolat de l'enfance, si consolant pour le cœur du divin Maître.

En divers endroits aussi, des Confréries ont été érigées avec le même but et sous le même patronage : l'Angleterre a la sienne, grâce à l'appui de S. E. le Cardinal Vaughan ; en Italie, l'éminent successeur des Lambertini sur le siège de Bologne formait, en 1895, au tombeau même de la Bienheureuse Imelda, une blanche couronne d'enfants.

En élevant à la dignité d'Archiconfrérie l'Association instituée par Monseigneur Billard, le Saint-Siège donnait la priorité à l'Œuvre qui avait l'honneur de l'initiative ; l'Angélique Imelda, cette Benjamine de l'Ordre de Saint-Dominique, choisissait le Berceau de son Ordre pour le centre de son Culte.

Il se propage, avec non moins de zèle et d'amour, dans le Nouveau Monde. La République Argentine et les Etats-Unis ont leurs blanches phalanges et leurs Apôtres dévoués ; les enfants à moitié sauvages du Brésil, le front encore humide de l'eau régénératrice, et les petits orphelins de Cocorite demandent à la Bienheureuse Imelda de préparer leurs cœurs pour la première visite de Jésus ; et nous avons vu l'aimable Sainte opérer des merveilles de transformation dans ces âmes si neuves, nous pourrions dire si rebelles aux vérités de notre sainte Religion.

Dans les pays éloignés, des délégués ont le pouvoir d'inscrire valablement les associés, à la condition de transmettre les noms au centre de l'Archiconfrérie dans l'intervalle d'une année. Le Brésil a le premier bénéficié de cette concession faite par Rome au Directeur ; et le R. P.

Germain Llech, missionnaire à Goyaz, dont le zèle mérite d'être cité, est le premier Délégué de l'Archiconfrérie dans l'Amérique latine. Bientôt un autre nous était demandé pour ce champ si vaste ouvert à l'Apostolat ; et le R. P. Romée Ondedieu, originaire du diocèse de Carcossonne, missionnaire à Uberaba, a été nommé sur sa demande représentant du Directeur de l'œuvre de cette région.

Des espérances sérieuses nous viennent de l'étranger. Pendant le séjour du R. P. Doussot en Belgique, des démarches avaient été faites auprès de lui en vue d'établir l'Œuvre dans une paroisse de la ville de Namur ; à Rome, il est question de l'ériger dans l'église de la ville de Sainte-Marie-sur-Minerve et dans plusieurs autres paroisses de la Ville éternelle.

Puisse cette pieuse archiconfrérie s'établir dans nos paroisses si chrétiennes du Canada.

* * *

LA SAINT DOMINIQUE

A St-Hyacinthe.—Les fils de S. Dominique voient revenir chaque année avec une joie toujours nouvelle la fête de leur Bienheureux Patriarche et Fondateur.

La prédication du triduum préparatoire avait été confiée au Révérend Père R. M. Rouleau, directeur des études en notre Couvent d'Ottawa.

L'assistance aurait sans doute été suffisante, ces trois jours, si la température n'eut pas accablé la dévotion de quelques-uns et si d'autres n'eussent tenu pour certain que le Bon Dieu des vacances doit s'attendre à moins d'empressement religieux de la part de ses chrétiens. En tout cas, remarquer ce fait plutôt singulier, n'est-ce pas par là même, féliciter et remercier les âmes généreuses et fidèles qui nous ont apporté, par leur présence, le témoignage de leurs sympathies et le concours de leurs prières ? Et n'est-ce pas aussi rendre hommage au prédicateur, qui sut, quand même, trouver dans son cœur de fils et d'apôtre, assez d'amour et de chaude éloquence pour louer dignement ce qu'il n'a jamais su séparer dans son culte et sa vénération : son Père et son Ordre ?

La veille de la fête, avant l'office des Complies, avait lieu au Chapitre du Couvent, l'impressionnante cérémonie de la vestition religieuse de deux postulants, Messieurs Arthur Forest et Vincent de Paul Casavant, celui-ci enfant de notre paroisse, celui-là, frère de l'un de nos religieux. Devant la communauté et un groupe assez considérable de parents et d'amis ils reçoivent, reconnaissants et joyeux, la blanche robe dominicaine, cependant qu'au chant du *Veni Creator* on les conduit à l'église, où le T. R. Père Sous-Prieur, leur donne le nom que désormais ils porteront comme religieux.

Après Complies chantées, autre cérémonie plus grande encore. Prostré et la face contre terre, un novice, Fr. Mannes Marchand, demande *la miséricorde de Dieu et celle de l'Ordre* ; puis, à genoux devant le supérieur, les mains dans ses mains, comme autrefois l'homme-lige, jure sur les Constitutions des Frères-Prêcheurs, obéissance "à Dieu, à Marie, à S. Dominique, au Général de l'Ordre.... *jusqu'à la mort.*"—En retour, au nom de Dieu et de l'Ordre, le supérieur lui donne le baiser de paix. Dieu compte une victime de plus, et c'est tout.jusqu'à la mort !

Le lendemain matin, à 10 hrs, la messe solennelle fut chantée par nos frères bien-aimés de S. François, le Révérend Père Raymond officiant.

Sa Grandeur Mgr de St-Hyacinthe assistait paré, au trône, accompagné de M. le Chanoine L. A. Senécal, Curé de la Cathédrale et de Monsieur l'abbé Saint-Denis, du diocèse de Montréal. Mgr daignait nous donner cette nouvelle marque toute pleine de sa bienveillance pour notre Ordre et pour nous. A midi, vinrent s'asseoir à notre table, pour partager la joie commune, à côté de Monseigneur, un assez nombreux clergé : rien de plus simple et de plus fraternel que cette agape où tous fêtaient un Saint. outre les Rds Pères Franciscains, avaient bien voulu nous honorer de leur présence, Messieurs les Chanoines, O'Donnell, Guy, curé de Ste-Rosalie, Choquette, Supérieur du Séminaire de St-Hyacinthe, Duhamel, curé de St-Pie de Bagot ; le Révérend Père Girard, C. S. C., de Québec ; le Rév. Père Charles Châput, S. J. ; Messieurs

les abbés Alfred Dupuis, Pratte, Louis Raymond ; le Rvd Frère St-Jacques, C. S. V.

Le soir venu, après le chant solennel des Complies, le Révérend Père Rouleau, monta en chaire et fit l'éloge de notre Bienheureux Père. L'orateur a montré en quoi consistent les caractères essentiels de la vie dominicaine, et comment, s'il veut suivre l'exemple du Père, le Frère Prêcher doit passer en son âme une triple vie : vie monastique, doctrinale et apostolique.—Hors de là, point de succès surnaturel, ni d'œuvres vraiment fécondes pour l'éternité.—Et ces pensées vraies ont été développées avec une gravité, une chaleur, et une conviction qui n'ont pu que toucher les cœurs auxquels surtout il parlait. C.

Québec.—Pour la première fois, la fête de notre Bienheureux Père a été célébrée dans la vieille capitale. *Le Rosaire* a annoncé en effet qu'à la date du 1er mai, les Dominicains s'établissaient à Québec et choisissaient une modeste résidence, sise tout près de la Grande Allée. L'exiguïté de la chapelle ne leur permettait point de faire chez eux les solennels offices du 4 août. Mais à Québec, comme autrefois à Prouille, les Sœurs ont précédé les Frères, et c'est dans leur chapelle que se sont accomplis les cérémonies liturgiques. A 8 heures, la grand'messe était chantée par le T. R. P. Hage, vicaire-provincial, assisté des RR. PP. Gauvreau et Couët, comme diacre et sous-diacre. Le chant fut interprété par les Sœurs elles-mêmes, qui mirent tout leur talent et toute leur piété à exécuter chacun des morceaux selon sa nuance et son rythme.

Une cérémonie de profession religieuse suivit la messe. Une novice émettait ses premiers vœux et trois professes renouvelaient les leurs pour trois ans. L'on sait que selon le cérémonial dominicain, ces cérémonies s'ouvrent toujours par une question que pose le Supérieur et par une réponse que fait le postulant ou la postulante : Que demandez-vous ?—La miséricorde de Dieu et la vôtre. Le R. P. Hage, délégué par Monseigneur l'Archevêque de Québec, prit occasion de cette réponse pour montrer, dans son discours, que toute vocation est en effet un acte de la misé-

ricorde de Dieu qui choisit une âme sans que celle-ci y ait aucun mérite—*Non vos me elegistis, sed ego elegi vos*—et et qu'en second lieu l'Ordre religieux, qui accepte un enfant de plus, accomplit envers ce dernier un acte de profonde miséricorde.

L'émission des vœux se fit ensuite en toute joie et simplicité de cœur. Le *Te Deum* mit fin à cette cérémonie tout intime, et du haut du ciel, le Bienheureux Père bénissait sans aucun doute les deux communautés de Frères et de Sœurs unies désormais, grâce à la généreuse et catholique hospitalité québécoise. H.

* * *

NOMINATIONS

A l'Évêché.—Le 6 août à l'occasion de la fête de S. Xyste Mgr P. Decelles fut promu à la charge de Prévôt du Chapitre et M. l'abbé Choquette, Supérieur du Séminaire, nommé chanoine.

La fête patronale de Monseigneur de Saint-Hyacinthe, suivant la coutume établie par ses prédécesseurs, ne sera célébrée que le 16 août, fête de S. Hyacinthe.

AU COUVENT

Le T. R. Père A. Côté, sous-prieur de notre maison de St-Hyacinthe, succède au T. R. Père Hage, comme Prieur. L'installation de notre nouveau supérieur a eu lieu vendredi le dix du courant mois.

Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à la vie dominicaine au Canada, applaudissent assurément de tout cœur à cette bonne nouvelle qu'il nous fait grand plaisir de leur annoncer.

Les communautés, dit-on parfois, ont, comme les peuples, les chefs qu'elles méritent. Dieu semble donc aimer beaucoup et vouloir bénir notre cher couvent, puisqu'il lui a plu d'inspirer aux électeurs un aussi judicieux choix d'un de nos pères les plus vénérés. Mais si la confiance et le respect l'ont fait élire, la plus sincère et la plus profonde affection de tous ses inférieurs l'accueillent et l'accompagnent.

Le T. R. P. Duchaussoy, supérieur du couvent de N.-D. de Grâce, Montréal, a été nommé Président de notre couvent de Lewiston, Me—Le R. P. Dallaire occupe la charge de Curé.

Variété

L'éruption du Vésuve et M.=D. du Rosaire



L serait sans doute édifiant pour vos lecteurs, de connaître le beau miracle que la Très Sainte Vierge a fait pour préserver la ville de Torre Annunziata de la destruction, le 8 avril dernier, lors de la terrible éruption du Vésuve. Le samedi 7, le volcan était en furie. Un cratère s'était ouvert à mi-côte et vomissait un fleuve de lave qui courait à un kilomètre et demi à l'heure et détruisit avec tout le territoire, le haut de la ville de Bosco Tre Case.

Vers le soir, il y eut une accalmie et l'on crut que tout danger avait disparu. Mais vers onze heures du soir, l'éruption reprit avec une recrudescence épouvantable. Le volcan grondait comme s'il y avait eu 200 canons ; le ciel, obscurci par la nuée de pierres calcinées et de cendres qui détruisit les villes d'Ottajano et de San Giuseppe, était sillonné par d'affreux éclairs ; cinq nouveaux cratères s'ouvrant sur le flanc de la montagne vomirent des fleuves de lave incandescente qui brûlait et emportait tout sur son passage. Après avoir ravagé Bosco Tre Case, le courant dévastateur n'était plus qu'à 200 mètres de Torre Annunziata : alors la population affolée porta en procession une Vierge Miraculeuse qui déjà les avait sauvés au siècle dernier. Ils la mirent à 10 mètres du courant de lave, suppliant avec larmes et cris la Reine du Ciel de les sauver encore cette fois :

“ Sauvez-nous, bonne et puissante Madone ; vous le pouvez, si vous le voulez, sauvez-nous, criaient-ils, si non, nous vous laissons brûler ! ”

Or, chose prodigieuse ! le fleuve de lave qui déjà entraît dans une rue et n'avait plus qu'à courir sur la ville comme dans un canal, dévia à l'instant à gauche et contournant le cimetière, alla s'amortir dans les champs voisins. En reconnaissance de cette délivrance, la population

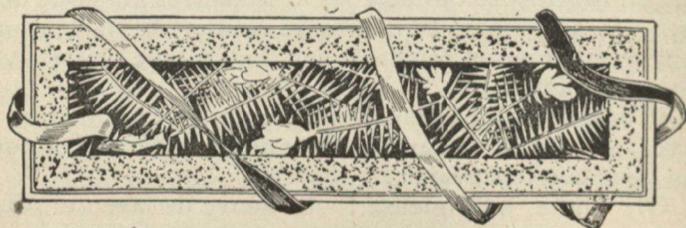
qui est de 35,000 âmes a fait spontanément un jeûne. Le jour de Pâques, on a célébré de grandes fêtes d'actions de grâces, on édifiera une chapelle sur le lieu du miracle et chaque année, par ordre de la municipalité, le 8 avril sera fête chômée.

Nous attribuons aussi à la protection de notre Vierge Miraculeuse du Rosaire d'avoir été épargnés. En cette journée du 8 avril, dimanche des Rameaux, alors que tous les pays étaient ravagés ou par la lave ou par la pluie de pierres et de cendres, nous n'avons pas cessé d'être sous le beau soleil. Vers midi, cependant, cette immense colonne noire qui s'élevait au-dessus du cratère supérieur en forme de pin, selon la comparaison même de Pline, et qui se déchargeait en pluie de pierres et de cendres jusqu'à couvrir les villes et territoires d'Ottajano de plus d'un mètre et demi de hauteur, menaçait de s'abattre sur nous. A la vue de ce danger, nous fîmes sortir en procession le Tableau miraculeux de notre Vierge du Rosaire et aussitôt la nuée n'avança plus d'une palme, et les cratères latéraux commencèrent à s'éteindre.

FR. M. A. FOY, O. P.

Sanctuaire de N.-D. du Rosaire, Pompei.

— O —



Imprimatur :

† A. X., Evêque de St-Hyacinthe.